

**CINÉMA(/CINEMA,58) + MUSIQUE(/MUSIQUE,59)**

**+ LIVRES(/LIVRES,60) + SCÈNES(/THEATRE,28)**

**+ ARTS(/ARTS,99964) + IMAGES(/IMAGES,100296)**

**+ LIFESTYLE(/VOUS,15) + MODE(/MODE,99924)**

**+ BEAUTÉ([HTTPS://WWW.LIBERATION.FR/BEAUTE,100215](https://www.liberation.fr/BEAUTE,100215))**

**+ FOOD(/FOOD,100293)**

DISPARITION ABONNÉS

# **MAMI CHAN, UN VOLCAN S'ÉTEINT**

Par Olivier Lamm (<https://www.liberation.fr/auteur/15495-olivier-lamm>)

— 13 février 2020 à 16:49

La chanteuse, pianiste et compositrice japonaise, qui vivait en France depuis bientôt trente ans, était une voix essentielle de notre underground musical. Mami Sato, dite Mami Chan, est morte à l'âge de 56 ans.



Mami Chan avait quitté le Japon en 1992 pour le Royaume-Uni, avant d'atterrir en France. Photo Fabrice Jouault

Le temps d'y faire son trou, elle avait tout changé à l'underground de la musique française. L'irradiant de sa voix piquante, sa sagesse, sa folie. Mami Chan, née Mami Sato à Tokyo le 11 juillet 1963, avait quitté le Japon en 1992 pour le Royaume-Uni, où elle avait goûté un peu de l'effusion créative de la scène indépendante, puis atterri en France, qu'elle n'avait jamais plus quitté parce qu'elle s'y sentait bien pour vivre et pour créer. Dans le remous de Paris puis le calme tout relatif de la Normandie, où elle vivait depuis une dizaine d'années, Mami Chan essaimait, composait, participait à l'édification ce qu'elle appelait «*l'underground joyeux*». Collaborant, inspirant, inventant au gré des projets, pour les petits et les grands, souvent en même temps.

MAMI CHAN / VALSE



La première fois que beaucoup ont entendu sa voix sans pareil, c'était avec le Mami Chan Band, groupe de faux gentils punks et «*Frankensteins retombés en enfance*» capables de vous faire passer par tous les sentiments du monde, de la terreur enfantine à l'agitation la plus féconde. Un groupe dans lequel on retrouvait d'autres figures essentielles d'un Paris expérimental d'alors, le Britannique Andrew Sharpley, électronicien situationniste, ou son amie la batteuse Emiko Ota, qu'on pouvait voir jouer souvent vers la fin des années 90 sur les scènes emblématiques, de Montreuil à Marseille, où s'illustraient également dans un incessant percutage des genres la bande du label Rectangle, Dragibus, Philippe Katerine. Mami Chan était sans doute arrivée dans ce foutoir au meilleur moment possible. Les années 90 furent une décennie faste pour la musique japonaise, qu'elle soit furibarde (Boredoms) ou swing et francophile (Pizzicato Five, Kahimi Karie), et l'appétit était immense chez la frange la plus curieuse des mélomanes qui allait bientôt avoir un magasin où se fournir en nouveautés, Bimbo Tower, fondé par Benjamin Barouh, fils de Pierre hautement japonophile qui avait eu la bonne idée d'installer le disquaire-libraire dans les locaux de Saravah. La Japonaise avait les deux en stock, la frénésie et la tendresse, et enfin des oreilles attentives pour l'écouter.



**Lors d'une performance de son spectacle Okonomiyaki.** Photo Loïg Nguyen

### La dissonance comme une évidence

Au Japon, où elle avait étudié de l'enfance jusqu'au conservatoire, elle avait surtout connu la frustration. Elle les adorait, pourtant, ses Schumann, Satie, Chopin, plus encore que Bowie ou sa chanteuse préférée quand elle était petite, Doji Morita. Au micro d'Aurélie Sfez pour l'émission *Décibels*, sur France Culture en 2002, elle racontait comment son petit piano lui permettait *«de jouer des études de Chopin dans la forêt. C'était mon rêve quand j'étais au Japon»*. Mais comme elle l'expliquerait ensuite à *Libération* en 2003([https://next.liberation.fr/culture/2003/10/24/la-bas-s-amuser-avec-son-instrument-est-inconcevable\\_449176](https://next.liberation.fr/culture/2003/10/24/la-bas-s-amuser-avec-son-instrument-est-inconcevable_449176)), *«l'idée de s'amuser avec son instrument est inconcevable là-bas»*. Au prestigieux conservatoire de Kunitachi, à Tokyo, on enseignait la musique de manière très rigide, trop sévère. Alors la pianiste surdouée avait fini par tout plaquer, les concours, l'école, rentrant en rébellion contre son instrument adoré, se plongeant dans la scène contre-culturelle de Kokubunji pour *«travailler dans n'importe quoi, serveuse, vendeuse, pianiste lounge dans des bars glauques»*, avant de penser à émigrer.

Parapluie



Elle songea d'abord à la Russie, sur les conseils de son père, communiste et syndicaliste, avant de jeter son dévolu sur Londres, où elle vécut une demi-année, passionnée par la musique de Slowdive ou The Jesus & Mary Chain. Puis, après un détour par Kyoto, elle rejoint Paris, où elle s'établit en 1993 alors qu'elle ne parlait pas un mot de français. Survivant en donnant des cours de piano et en jouant dans le métro, surtout intéressée par le mélodica et les pianos jouets, elle finit par rencontrer Emiko Ota, autre pianiste émancipée d'une éducation musicale trop stricte qui avait joué au sein d'OXZ, l'un des premiers girl bands new wave au Japon, puis la famille Barouh : Pierre, sa femme Atsuko, qui essaya en vain de convaincre la jeune Mami de devenir compositrice plutôt que musicienne, et Benjamin, qui fonderait quelques années plus tard avec Junquo Nimura «Popo Classic Collection», sous-label de Saravah à l'existence éphémère mais centre névralgique d'une scène en train d'exploser. C'est grâce à Benjamin Barouh que Mami Chan put sortir *Onomatopée*, son premier album, sur «*la même maison de disques que Brigitte Fontaine*». Une évidence, quand on y repense, tant la Japonaise partageait quelque chose de fondamental avec la Bretonne – un sens aigu du surréalisme, la dissonance comme une évidence, et surtout une douce, si douce cruauté.

Mami Chan - La Valse P...



## Clowneries et electro pop mirifique

Jouissant de l'engouement à Paris pour «*tout ce qui est japonais et mignon*», Mami Chan en profita surtout pour déjouer les attentes. Sur scène, avec son groupe, elle était un tourbillon, tour à tour mélodieuse, séductrice ou hurleuse. Repérée par le styliste Jean Touitou par l'entremise de Jean-Baptiste Mondino, qui se rêva un temps nabab du rock en plus du reste, l'album qu'elle sortit en 1999 sur son label APC (Section Musicale) s'appelait *la Nuit de pollen* mais était bourré de mélodies vénéneuses, détournements pervers et bruits électroniques impromptus. Aussi aux côtés de Dragibus, duo punk et noise régressif pour enfants pas [cons\(https://next.liberation.fr/guide/2004/12/18/dragibus-le-son-acidule\\_503464\)](https://next.liberation.fr/guide/2004/12/18/dragibus-le-son-acidule_503464), elle était autant capable d'embrasser le rôle de la diva d'opérette grinçante que celui de la chanteuse de berceuse maternante et enveloppante. Hyperactive, elle devint un temps *la Japonaise* de la pop parisienne, apparaissant souvent la nuit sur Arte, un rôle qu'elle jouait toujours avec optimisme et amusement. Tout comme elle restait ouverte aux expériences musicales les plus débridées, tel l'électronique Juicy Panic, en duo avec Luc Jolivet alias Norman Bambi ou Carton Park, quatuor multimédia formé avec Gangpol und Mit avec lequel elle concevra deux spectacles pour enfants.

MAMI CHAN / TOWN O...



Les marmots, justement, seront ceux qui l'occuperont principalement à partir de la fin des années 2000. Installée dans le Calvados, près d'Orbec (où elle ouvrira Ponpoko, un magasin de «merdouilles» merveilleuses pour les enfants), Mami Chan enchaînera les projets de spectacle pour les jeunes publics, de 3 à 103 ans : le *Village des petites boucles*, adapté de son livre-disque du même nom dessiné par Blanquet ; *Ponpoko*, «*petite forme musicale et théâtrale*», ou encore l'éblouissant *Okonomiyaki*, en duo avec le multi-instrumentiste Pascal Moreau, où elle mélangeait Satie, clowneries et electro pop mirifique. En tournée permanente, Mami Chan n'en finissait plus d'émerveiller les enfants et leurs parents avec son cabinet de curiosités musicales. Elle avait pris la décision de mener sa carrière à sa façon, au vert, en toute discrétion – une raison de plus de l'admirer. Elle est morte brutalement, des suites d'une maladie cruelle, à l'âge de 56 ans, laissant une famille musicale immense, la sienne, inconsolable – aux yeux de laquelle elle était, sans exception, un modèle de liberté.



Photo Fabrice Jouault

[Olivier Lamm \(https://www.liberation.fr/auteur/15495-olivier-lamm\)](https://www.liberation.fr/auteur/15495-olivier-lamm)